

Le cas Alexander Rich (1987-1429)

À la mémoire d'H. P. L.

Depuis que mon ami Alexander Rich n'est plus, je m'interroge et j'ai peur. Sa mort, il y a trois jours, éveille en moi un affreux sentiment d'horreur et d'injustice, et je ne peux me consoler qu'en songeant que la disgrâce de sa condamnation ne l'a pas réellement atteint. Car c'est l'autre qui l'a méritée, cet autre dont j'ignore presque tout et dont je n'ai pas lieu de regretter la fin. Cependant, sur la tombe que je visite, c'est le nom d'Alexander Rich qui figure, et cette inscription me paraît cruelle. C'est pourquoi j'en ai posé une autre, insuffisante encore, mais qui rétablit du moins une partie de la vérité.

C'est surtout le matin qu'une angoisse irréprensible m'étreint et me couvre de sueurs. Chaque fois que j'ouvre les yeux, l'aube est à peine là, la nuit enveloppe encore les contours de ma fenêtre, et je ne puis m'empêcher d'essayer de me remémorer le rêve que j'ai peut-être fait et que je viens de quitter. Alors, quand je me souviens – des bribes d'images colorées, confuses d'émotions, souvent virevoltent encore en mon esprit –, je me demande si ce rêve tout jeune et palpitant signifie un passage, si je ne suis pas déjà en train de m'éloigner de ce monde, et si, dès le lendemain, il ne restera pas de ma personne qu'une enveloppe habitée par un autre que moi.

Alexander Rich était une vieille connaissance, l'un de mes plus anciens amis. Nous avons partagé plusieurs classes ensemble, et je garde de lui à cette époque le souvenir d'un enfant simple et agréable. Ses résultats scolaires dépassaient difficilement la moyenne, et ses tentatives personnelles étaient rarement couronnées de succès : cela ne tenait pourtant d'aucune malédiction particulière, Alexander manquait seulement de méthode pour obtenir ce qu'il voulait ; c'était un de ces enfants pratiques qui préfèrent changer de projets plutôt que de s'épuiser à les réaliser. Ce trait de caractère, si commun dans l'existence, ne mérite nulle insistance et n'a aucune importance dans l'ordre des phénomènes qui lui sont arrivés. Je ne mentionne cela que pour invoquer par la mémoire son image affectueuse à présent qu'il est mort. Je tiens également à être le plus précis possible dans le rapport de son identité, au cas où quelqu'un y trouverait quelque indice susceptible d'éclairer le mystère de son altération et de ce que j'ose encore appeler son départ ou sa disparition.

D'une fidélité étonnante, Alexander n'avait jamais cessé d'entretenir contact avec moi. Même lorsque mes occupations me rendaient négligent et en dépit de l'éloignement, il avait su comment me joindre chaque fois que nos rapports se distendaient. Je crois qu'il entraînait aussi, dans la persistance de cet attachement, quelque sentiment de solitude qui l'incitait à se rabattre, en ses moments d'ennui, sur les connaissances qu'il savait les plus propres à partager avec lui quelque conversation joviale et enrichissante. N'est-ce pas toujours ainsi ? Bien rares sont ceux dans notre vie qui ne nous évoquent pas l'idée d'un jugement froid et de manières affectées. À contrario, rares aussi sont ceux qui ne provoquent pas en nous, en dépit de leurs préventions favorables, l'impression d'une inanité plutôt embarrassante. J'étais pour lui, je crois, de ceux qu'on retrouve toujours avec plaisir et intérêt.

Après avoir raté son droit, Alexander, par diverses voies de traverse, devint conseiller financier dans une banque assez connue d'Angleterre. Comme entre-temps j'avais été nommé professeur de littérature anglaise dans un établissement proche de Londres, nous avons bien des occasions de nous retrouver. Sans doute ne les saisissons-nous pas toutes – nos professions réclamaient du temps, et une paresse naturelle nous dissuadait de nous rencontrer autant que nous l'aurions pu. Je le regrette à présent, mais je sais que ce remords est vain et mensonger : à l'heure actuelle, je songe à sa disparition, et je voudrais n'avoir pas négligé mon ami dans ses derniers jours. Cependant, je me souviens d'avoir été alors si épuisé de

travail que l'idée même de planifier une visite me semblait une épreuve. Pour autant que je sache, Alexander, à cette même période, n'était pas plus disposé à me rencontrer. Il avait lui aussi, d'autres sujets de préoccupation, à commencer par les préparatifs de son mariage.

Miss Lisa I*** est un personnage important de ce récit. Sa présence singulière dans la vie de mon ami explique probablement ce qu'il advint du véritable Alexander Rich, selon ce que j'en ai appris dans la chronique sur laquelle j'ai finalement – et miraculeusement – réussi à mettre la main.

Lisa était ce qu'Alexander pouvait rêver de mieux et, pour être tout à fait exact, elle dépassait sans doute, en matière d'adéquation, ses espoirs les plus fous. Non pas qu'elle fût extrêmement belle – charmante était pourtant un mot qui lui seyait à la perfection – mais sa personnalité n'aurait pu mieux s'accorder avec les qualités et les défauts de mon ami. Elle avait, entres autres choses, une façon d'affiner ses jugements, de corriger ses travers, de structurer sans à-coups le désordre de son existence, qui semblait tenir du miracle. Après des années d'histoires étonnamment brouillonnes et compliquées, Alexander avait trouvé en Lisa une femme saine et propre à l'améliorer. Cette remarque me fera passer pour condescendant à l'égard de mon ami ; qu'importe : j'admira la façon qu'elle avait de le compléter, façon qui est l'apanage des amours les plus admirables. D'ailleurs, je sais qu'il s'apercevait lui-même de l'effet inespéré qu'elle avait sur lui, car il m'arrivait de surprendre, dans son regard posé sur elle, comme un sentiment de surprise mêlé à sa fierté et à son bonheur : en ces moments, je le jure, il paraissait ne pas réaliser toute l'incroyable chance qu'une femme telle que Lisa pût réellement lui appartenir.

Leur mariage s'annonçait heureux, si rien n'était appelé à changer.

C'est par elle que tout commença, au matin du 16 septembre 20**. Son appel inopiné me tira du sommeil exceptionnel que me promettait un jour de congé. Pourquoi m'appela-t-elle, moi, en premier ? Je l'ignore. Sans doute avait-elle déjà mesuré, en son instinct pénétrant de compagne, que personne ne connaissait ni ne se souciait d'Alexander autant que moi. Pour autant que je sache, Lisa ne chercha pas même à contacter la famille de son conjoint. Comme je l'ai dit, je ne le fréquentais guère à l'époque, et cependant elle sut juger que mon rapport valait davantage en solidité que toutes les fréquentations qu'Alexander côtoyait chaque jour. Je ne la remercierai jamais assez pour cela. Il y a du don dans la pénétration de certaines femmes.

Pourtant, il se mêlait aussi probablement à cette confiance *quelque chose d'autre*, et cette chose consistait vraisemblablement en *la crainte qu'on ne pût la croire*. Lisa connaissait mon goût pour les faits curieux et anormaux, elle avait déjà éprouvé à la fois mon ouverture d'esprit et la rigueur de ma pensée. C'est pourquoi, à l'heure où elle appela, elle avait certainement désiré obtenir un avis sérieux sur lequel elle pourrait raisonnablement se fonder. Et aussi, dans le cas où je ne la soutiendrais pas, elle avait sans doute déjà calculé que mon opposition ne pèserait guère sur elle, dans la mesure où nous nous fréquentions peu et où je n'aurais pas souvent l'occasion de lui rappeler son erreur passée.

Mais qu'importe au fond. Le téléphone sonna, et j'y répondis aussi bien que me le permit le fait d'être dérangé au milieu d'un rêve.

« William. »

Je reconnus l'alarme contenue dans cette voix, et ce, une bonne seconde avant d'en deviner l'identité.

« Lisa ? »

C'était la première fois qu'elle m'appelait, probablement la seule où nous nous parlâmes par téléphone.

Un silence essoufflé au bout du fil. Je me redressai, inquiet, contre le mur du lit. Puis un sanglot.

« Il s'est passé quelque chose... »

— Quoi ? Que s'est-il passé ? »

Ces pleurs incontrôlés avaient quelque chose de bouleversant.

« Il faut que tu viennes. C'est Alexander... Viens vite, s'il te plaît ! Il faut que tu viennes avant qu'il parte ! »

Là, elle lâcha apparemment le téléphone, car je n'entendis plus qu'un « Alexander ! » poussé avec désespoir, puis, sans que la ligne fût coupée, je n'entendis plus rien.

Je m'habillai et me préparai à la hâte. De quoi pouvait-il s'agir ? Je l'ignorais au juste, mais je formai dans ma précipitation mille hypothèses : aucune ne me paraissait crédible. Parmi elles, je supposai un moment, sur le fondement de ce que Lisa avait parlé du « départ » d'Alexander, que celui-ci avait pu vouloir la quitter pour quelque motif encore inconnu. Mais ce motif devait être bien violent pour qu'Alexander prît instamment l'initiative de l'abandonner, et je ne voyais guère quel il pourrait être. À bien réfléchir, je ne crois pas qu'il eût même réagi avec autant de vigueur si, par exemple, il eût appris qu'elle l'avait trompé ; cette hypothèse pourtant, la plus logique qui m'était donné de me figurer alors, eût du moins expliqué l'inquiétude de Lisa et ses pleurs.

C'est donc avec préoccupation et, je crois, une inégalable promptitude, que je me transportai à travers la banlieue de Londres jusqu'au domicile d'Alexander et Miss I***. On n'imagine pas l'état de trouble où j'étais plongé tout le temps que dura ce trajet : il y avait urgence, cela je l'avais compris, et l'appel au secours d'un être aussi capable que Lisa avait de quoi susciter les inquiétudes les plus vives.

En moins d'un quart d'heure, j'arrivai au bas de leur appartement. Sans autre indice de l'événement, je montai prestement à l'étage de leur habitation, sonnai à la porte.

Lisa ouvrit presque immédiatement.

La mine de la jeune femme était décomposée, et ses yeux humides indiquaient qu'elle avait beaucoup pleuré depuis son appel. Elle tremblait comme sous l'effet d'un choc violent, et sa fébrilité, comme sa pâleur, ne me laissaient pas croire qu'elle ne s'évanouirait pas si on ne lui ordonnait vite de s'asseoir. C'est pourquoi j'avançai sans qu'elle ne m'eût offert d'entrer, et, constatant qu'Alexander était parti, je la fis se reposer sur le canapé du séjour.

Je voulus attendre un instant qu'elle reprît ses esprits, mais la tension qui m'avait étreint si longtemps me fit demander plus rapidement que je ne l'avais escompté :

« Lisa, que se passe-t-il ? »

Elle parut peiner, puis échouer à trouver les mots, comme au seuil de quelque chose d'indicible ; puis elle s'effondra en pleurs, se cachant le visage. Je tâchai de la reconforter le temps que ses sanglots fussent passés. Ce faisant, je ressentis résonner en moi l'irrépressible et déchirante palpitation de ses longs tremblements nerveux.

La crise, terrible, prit fin. L'affolement incrédule laissa place en elle à la consternation ; je ressentis cela, aussi, à la façon dont son buste se détendit lentement. Son souffle également trouva un moyen plus large de s'exprimer, et l'oppression de sa respiration diminua sensiblement.

Nous nous séparâmes et, à son regard, je sus qu'elle avait résolument décidé de parler, qu'elle en serait probablement capable jusqu'au bout de ce qu'elle voulait dire.

« Alexander,... commença-t-elle. Il est parti juste après mon appel... Je n'ai pas pu le retenir...

— Raconte-moi tout. »

Jamais je n'aurais pu m'attendre à la confession qu'elle me fit ce jour-là, jamais je n'aurais pu imaginer qu'une telle folie fût possible. Son histoire eût même pu paraître comique si elle n'avait été prononcée avec tant de gravité et d'angoisse. Si je la crus, ce n'est pas tant pour la vraisemblance de ce qu'elle dit, que parce que c'est Lisa qui me le rapporta.

Voici donc ce qu'elle m'expliqua.

Depuis des semaines, Alexander faisait toutes les nuits un rêve qui le poursuivait sans trêve, quelque effort qu'il fit pour distraire son esprit. Le déroulement de ce rêve, toujours identique, consistait en ceci : c'était la préparation, minutieuse et pleine de tension muette, d'une bataille, au cours de laquelle Alexander revêtait en silence ses armes des mains d'un sinistre écuyer. Tout, dans ce songe, paraissait tiré du Moyen-âge le plus caractérisé, à commencer par le décor, celui d'une salle aux murs de pierre sombre et rustique, parsemée de meubles pratiques où l'acier de diverses épées se mêlaient au métal des cottes de mailles, et où le peu d'ouvertures faisait une obscurité gothique et oppressante. Le sentiment de violence extrême et imminente n'allait pas pour peu dans l'émotion qu'éprouvait Alexander au sortir de ce cauchemar, car il se sentait, très concrètement, un devoir entraîné de tuer qui le laissait comme choqué de lui-même et le faisait s'inquiéter de la brutalité qui devait sourdre en lui. Dans ce cauchemar, disait-il, il n'était pas Alexander Rich mais Thierry De Gaumont, un chevalier français, et il était sûr de s'apprêter à combattre des anglais durant la Guerre de Cent ans.

Un rêve est un rêve. Il n'y a pas toujours lieu de se préoccuper de ce que notre cerveau, livré à ses abandonnements primitifs, conçoit pour nous. Cependant, nul autre que moi ne sait de quoi l'esprit d'Alexander était capable – ou n'était *pas* capable – et le récit circonstancié de ce rêve me laissa perplexe. La grande profusion de détails que Lisa m'apporta témoignait non seulement de la récurrence obsessionnelle du rêve, mais aussi de la saisissante précision avec laquelle la scène fantasmée lui était apparue. Or, j'affirme qu'Alexander n'était doté d'aucune créativité, d'aucune imagination qui le rendît propre à de telles représentations. De cela, je puis jurer : les nombreuses qualités de mon ami étaient toutes étrangères à la faculté même d'inventer une histoire, ce que j'avais expérimenté à maintes occasions : il était même sans nul doute, de toutes mes connaissances, l'être le plus aimablement prosaïque auquel je m'étais jamais attaché.

Mais ce n'est pas tout ; c'est surtout la scrupuleuse exactitude de cette peinture qui me stupéfia presque jusqu'au scepticisme. Je n'étais pas alors très versé dans l'histoire médiévale, cependant mes lectures m'avaient donné une bonne idée des usages de l'époque, et je ne pus discerner aucune anomalie, aucun anachronisme, aucune invraisemblance dans le rapport pourtant risqué que me fit Lisa du songe de mon ami. Tout semblait correspondre aux réalités passées ; or, Alexander ne lisait pas, ne regardait pas de film, ne s'intéressait pas à l'histoire : comment un individu aussi imaginativement déficient aurait-il pu deviner tout cela avec tant d'apparente justesse ? Le nom même de Gaumont ne m'était pas étranger : il devait exister dans un de mes livres ; quant à Thierry, il était presque inenvisageable qu'Alexander eût eu l'occasion de lire un tel prénom, et plus inenvisageable encore qu'il eût été en mesure de le correctement prononcer.

J'en étais à peu près là de ma circonspection. Le rêve, selon Lisa, s'achevait toujours à l'instant où le chevalier quittait la pièce du château et partait au combat. Sa netteté, des dires même d'Alexander, était toujours plus forte, et le réveil était chaque fois plus difficile et agité : les deux dernières fois, Lisa l'entendit même parler peu avant qu'il ouvrît les yeux, et elle affirmait que ces mots ressemblaient étonnamment à du français, impression qu'elle tirait du souvenir d'une de ses amies qui vivait en Corse.

Ce rêve n'eût pu être rien. Il paraît qu'avec le soutien d'un bon psychologue, on peut guérir de toutes les fascinations et de tous les envoûtements où nous tient notre moi profond. Mais la conclusion de ce rêve se situait ce matin-même, et elle avait pris des proportions si terrifiantes que personne ne les aurait pu prévoir.

Alexander s'était éveillé à la sonnerie habituelle. Mais le sommeil de Lisa avait cessé depuis plusieurs minutes, et elle m'affirma que cet homme dans son lit n'était plus Alexander Rich : ses mouvements, sa respiration, ses mimiques presque insensibles, en somme tous les

signes idiosyncratiques qu'elle avait appris à reconnaître, elle me jura qu'ils n'étaient plus les mêmes.

C'est pourquoi, lorsqu'il s'assit brusquement sur le lit, elle le regarda avec la vigilance instinctive d'une femelle en présence d'un mâle étranger.

Il ne la vit pas dans l'obscurité, à cause des volets fermés. Il demeura assis, le corps rigide, dur contre le matelas. Une méfiance virile tenait ses gestes précautionneux et discrets. Elle entendit un souffle qui lui parut trop rauque et trop ample.

Elle alluma la lumière, sachant au fond d'elle, et craignant que cet homme inconnu ne la brutalise d'autorité s'il venait à s'inquiéter tout à coup dans le noir.

Dans la lueur jaune, elle le vit de dos et il tourna la tête.

C'était bien Alexander et ce n'était pas lui. C'était indéniablement son corps, sa peau, son visage et ses habits de nuit, mais son expression n'avait rien de comparable à ce qu'elle était la veille. Il avait, me dit Lisa, un air fermé, hautain et méprisant, et toute parcelle de douceur et d'entente avait disparu de ses yeux.

Il était clair que cet homme ne savait pas où il se trouvait, et qu'il tenait pour l'instant à ne pas le montrer.

Dans l'expectative, consciente du danger, elle resta sur le bord du lit sans bouger, le regard fixé sur lui et prête à s'enfuir.

« Alexander » risqua-t-elle.

Mais ce mot était dit davantage pour briser sa tension et obtenir de lui quelque réaction humaine plutôt que pour confirmer ce qu'elle avait déjà compris.

L'homme face à elle se contenta de froncer les sourcils, visiblement mécontent.

Il l'observa un moment avec dédain. Son regard était celui d'un maître qui considère une créature. Cet homme n'avait pas les manières d'aujourd'hui mais une façon rude, grossière, primitive et brutale. Lisa sentit que, s'il lui en venait l'envie, cet individu, sans aucun scrupule, pouvait tuer.

« Angloy ».

C'est ce qu'il dit, en français.

Il ajouta avec autorité d'autres mots dans la même langue, et c'est à cet instant qu'elle commença à pleurer, de frayeur et d'impuissance. Ses larmes aussitôt provoquèrent la colère de l'homme qui s'avança vers elle, la releva sans considération, et lui hurla au visage en lui écrasant les bras.

Par miracle, elle parvint à entendre ce qu'il demandait, et elle répondit :

« Londres ! Nous sommes à Londres ! » (« London ! It's London ! »)

— Londres » grogna-t-il

Il la lâcha aussitôt, et elle s'effondra sur sa couche.

Au moment où Lisa me raconta cela, elle me fit voir les marques sur ses avant-bras : les hématomes, profonds et pourpres, indiquaient une poigne peu commune : ou Alexander était devenu fou, ou bien il détestait soudain cette femme pour l'avoir aussi cruellement maltraitée.

Puis il se déplaça dans la pièce à la recherche de vêtements. Comme s'il ignorait tout de son propre appartement, il fouilla jusqu'à ce qu'il eût trouvé de quoi s'habiller, cependant que Lisa, prostrée, choquée, craintive, continuait de gémir et d'implorer.

C'est environ à ce moment-là qu'elle m'avait appelé.

Et c'est à peine quelques minutes plus tard qu'Alexander partit.

Mais, m'assura Lisa, ce n'était plus Alexander. De cela, elle était absolument sûre.

Ainsi s'acheva le récit de Lisa. Ce discours glaçant, si ému et détaillé, me laissa dans un trouble profond, mais où l'incrédulité ne tenait aucune place : comme je l'ai dit, je ne doutai pas d'une seule circonstance qu'elle m'avait rapportée, et je n'eus d'ailleurs jamais lieu de m'en repentir. Lisa était une femme très fiable, et elle avait su répondre avec une précision désarmante à toutes les questions que je lui avais posées. Il ne manquait absolument rien à sa version des faits.

Comme on l'imagine, il me fut difficile de décider quelle aide je pourrais lui apporter. Alexander était parti : reviendrait-il ? Je voulus connaître son avis là-dessus, mais rien qu'un frisson accueillit cette perspective : elle semblait plutôt craindre son retour que le souhaiter. Elle paraissait garder à l'esprit une image de lui qui continuait de lui inspirer un irrésistible effroi. Elle désirait surtout que je vinsse à son appel s'il reparait à son appartement. Je promis.

Quant aux autres moyens de la soutenir, je ne savais trop quoi faire, mais je m'abstins de le lui remarquer. Quelle que fût la raison de son départ, c'était délibérément qu'Alexander avait fui, et il n'était pas possible de prévenir la police et de prétendre à une disparition. Quant à plaider la folie, en-dehors de tout antécédent médical, il n'était pas question d'y compter.

Je me contentai donc d'essayer de persuader Lisa que tout rentrerait bientôt dans l'ordre, mais l'extrême singularité du cas ne me laissait pas moi-même fort persuadé de mes dires, ce dont elle dut s'apercevoir malheureusement.

Quand je quittai son domicile, j'eus une dernière fois le temps de voir la porte se refermer sur une mine pitoyable, abattue, consternée, épuisée. J'étais profondément insatisfait de moi, de mes capacités à apporter du réconfort. Je me jurai de mener résolument une enquête pour comprendre ce qui était arrivé à mon ami. Mais bien sûr, avec si peu d'éléments, la chose s'annonçait difficile.

La vérité, c'est que je ne revis jamais Alexander, ou plutôt que je n'eus jamais plus l'occasion de lui parler. Jamais il ne revint à son appartement, ne retourna à son travail, ni ne chercha à contacter sa fiancée, sa famille ou ses amis. Ce garçon, naguère si sociable, semblait avoir rompu soudain et sans raison tout rapport humain.

Et je ne retrouvai pas sa trace, malgré mes promesses. Dans une ville comme Londres, les indices d'un passage sont rares et imperceptibles. Il est inutile de poser des avis de recherche ou de réclamer des témoins : personne n'a jamais rien vu, personne ne sait jamais rien, chacun ne s'efforce qu'à s'occuper de ses affaires. Tout est si désespérément vague et insignifiant dans nos cités modernes.

Mais le récit de Lisa ne cessait de me travailler, de me hanter ; j'y pensais parfois tant que j'avais peur pour elle, me figurant à sa place le fameux matin du changement.

Je voulus alors vérifier si, psychiatriquement, il existait des précédents à de pareilles altérations d'identité, survenues sans aucun signe annonciateur. Je passai tout mon temps libre dans des bibliothèques, me renseignai sur la possibilité d'une telle démence, commençai à fréquenter des ouvrages d'un genre qui m'était alors tout à fait inconnu.

Je fus fasciné, durant cette période, de découvrir des cas d'une concordance stupéfiante. On sera surpris de savoir qu'il y a, par exemple, quelque chose qui s'appelle « trouble dissociatif de l'identité » : il existe toute une littérature sur le sujet, que j'ignorai jusqu'alors et que je vous invite à parcourir, si cela vous intéresse. La réalité même de cette pathologie est sujette à controverse, notamment parce que, dans les années 1980, la publicité faite sur un cas étonnant a donné lieu à une multiplication suspecte des malades. Pour autant, plusieurs scientifiques se sont très sérieusement penchés sur des anomalies inexplicables de l'identité : par exemple celui de Mary Reynolds qui, en 1811, s'éveilla avec le comportement d'une tout jeune enfant, ou celui de Sybil en 1970, la femme aux quatorze personnalités, ou encore celui de Billy Milligan qui ne répondit que rarement au nom par lequel on l'appela et dont les électro-encéphalogrammes indiquèrent des empreintes cérébrales différenciées. Bien

d'autres exemples circulent dans des ouvrages moins étayés, et les théories de leurs auteurs n'ont souvent pas la science pure pour caution. On y parle de malédictions, de réincarnations, de possessions, d'esprits envahissants : même Carl Jung, l'un des pères de la psychiatrie, croyait à ces phénomènes. Aussi loin que j'ai pu vérifier, toutes les civilisations admettent la possibilité qu'un homme soit habité par une autre identité ; les exemples sont si nombreux qu'un livre n'y suffirait pas, et leur rapport est quelquefois si troublant qu'on demeure bien incapable d'expliquer comment un individu a pu reconstituer tel fait survenu il y a des années et dans une région du monde tout à fait éloignée dont la connaissance est tout à fait étrangère à son milieu ordinaire.

Tous ces faits m'apparurent peu à peu, dans une révélation longue et désagréable. Leur découverte, je l'avoue, m'était plus pénible qu'enthousiasmante, me donnant accès à des coïncidences peu rassurantes, odieuses et contre-nature. Je prenais conscience, à force de lectures, qu'il existait un univers derrière le monde connu, et je sentais que cet univers insoupçonné avait trait, précisément, à l'immonde. Au surplus, le dégoût profond, insidieux et métaphysique que ces études faisaient naître en moi se mêlait à un autre dégoût plus explicable : celui-ci venait de l'inutilité de mes recherches qui n'apportaient aucune lumière, aucune solution concrète, au problème de Lisa. J'avais beau enfoncer mon esprit dans des abîmes compliqués de monstruosité et d'épouvante, une femme, non loin, était désespérée et avait besoin de mon aide ; or, qu'avais-je fait pour la servir ? Rien. Plus de trois mois s'étaient écoulés, et je n'avais rien fait.

Jamais détective n'avait été plus infructueux.

Je décidai de tout reprendre à zéro, mais d'une façon plus sûre.

Ce fut Thierry de Gaumont qui, désormais, devint l'unique objet de mes recherches.

Hélas ! je n'ai plus aucun doute à présent. J'ignore comment une telle horreur a été rendue possible, et je tremble qu'elle puisse à tout instant se reproduire. J'ai beau savoir que ces cas sont rares, presque impossibles, cependant ils existent : c'est bien là l'insupportable ! Le seul hasard – si le hasard seul a fait cela – ne suffira jamais à rassurer un homme. Qu'une chose atroce n'arrive presque jamais, c'est toujours le « presque » qu'on retient. Quel gâchis ! Je ne dormirai plus tranquille, et le moindre rêve m'est devenu odieux. Je jure que j'aurais préféré ne jamais apprendre ce qui est arrivé.

Car Thierry de Gaumont a bel et bien existé. Lors de mon voyage en France, j'ai visité les ruines de son château édifié en 1232 à M***, non loin de Limoges où plusieurs de ses descendants vivent encore. Il m'a fallu bien des recherches pour obtenir les renseignements désirés, mais tout est clair à présent, d'une clarté jaunâtre, indicible et monstrueuse. Le seigneur de Gaumont, était un homme sec et brutal, qui combattit à la bataille de Patay, en 1429. Sa femme, dit-on, vivait recluse : il la maltraitait comme c'était de coutume, mais avec une rudesse particulière dont son entourage parla, transmettant ce renom de génération en génération.

Que dire d'autre ? Il mourut peu de jours après la bataille, laissant son épouse enceinte – et probablement soulagée.

La découverte de cette existence me laissa perplexe : comment Alexander aurait-il pu la connaître ? Moi-même, je ne l'avais apprise qu'à force de patientes recherches, le seigneur de Gaumont ayant été oublié par l'Histoire.

Les circonstances de sa mort, surtout, finirent par m'intéresser, car un registre de la bibliothèque d'Orléans m'informa que l'homme ne figurait pas au nombre des seigneurs tués ou blessés durant la bataille. Qu'était-il devenu ?

Un mystère planait là-dessus, les mémoires cachaient un fait. Il n'est pas ordinaire, qu'un seigneur médiéval, fier et catholique, ait laissé planer un mystère posthume sur les circonstances de son décès. À cette époque, on organisait toujours minutieusement par avance les hagiographies les plus élogieuses pour rendre compte d'une vie et d'un trépas, même des plus sordides. Or, là, il n'y avait rien.

Pourtant, Gaumont était mort. À bout de documents à éplucher, je décidai de visiter la crypte où il repose.

Le château, comme j'ai dit, n'est plus qu'une ruine morne : quelques découpes de murailles gothiques tiennent encore péniblement debout, grisement sinistres dans le vent sifflant qui les frôle, cependant que le reste jonche piteusement le sol, recouvert d'herbes sauvages ou dénudé d'affleurements de rocs infertiles. Dans le brouillard où je le découvris, ce spectacle ne me rendit qu'une impression de désolation, d'abandon et de solitude immense. J'oublie de dire que ces vestiges étaient assez éloignés du village, de sorte que le silence et le sentiment d'oubli était d'autant plus lourds et profonds.

On accède facilement à ces pierres qui n'ont aucune valeur et ne méritent pas même la curiosité des touristes : il n'y aurait rien à voler de toute façon, et le peu qui reste ne vaudrait pour personne la peine d'une dégradation. Le tout se situe dans une plaine humide et vaste, plus ou moins cerclée de bois et de collines, et il y faudrait de grandes dépenses pour en clore l'accès. C'est pourquoi le promeneur que j'étais put, à sa guise, frôler les amoncellements sombres et marcher d'un pas lent parmi ces restes inutiles et muets.

Il en était tout autrement de la crypte. L'effondrement du château n'avait pas pu nuire à cette partie enterrée, à cette caverne solide et ciselée dans la roche naturelle. Au pied d'un froid vestige évoquant un ancien mur d'enceinte, était demeurée une porte derrière laquelle on supposait des marches avançant probablement vers quelque tombeau moins abîmé et plus profond.

C'était la crypte des Gaumont. Des grilles très hautes et garnies de pointes, couleur de rouille, en défendaient l'entrée, et le portail de fer menaçant, forgé d'une antique mode, sinistre et dangereux, dissuadait le visiteur de toute velléité d'escalade.

Je demurai un moment à côté du portail. Les ruines visibles ne pouvaient rien m'apprendre – je le constatai à regrets – et mon temps en France était compté. Combien de semaines encore me faudrait-il pour obtenir l'autorisation d'un passage dans la crypte ? Et par quel motif justifier une telle visite ? Le récit des rêves et de la fuite d'Alexander Rich ne suffirait qu'à me faire passer pour un fou, et nul intérêt historique, même simulé, ne valait réellement l'exploration d'une tombe sans doute pauvrement parée.

J'en étais là de mes réflexions lorsque, de dépit, je poussai le portail : quelle ne fut pas ma surprise de découvrir qu'il s'ouvrait ! J'examinai alors la chaîne épaisse qui aurait dû le maintenir fermé : une cisaille y avait laissé son empreinte blanche et récente ; quelqu'un, peu de temps avant moi, avait violé cette enceinte sacrée.

J'entrai, appâté par l'aubaine mais rendu inquiet à l'idée que cet acte de vandalisme me fût imputé. Je pénétrai l'enclos : le portail tourna lentement sur lui-même avec une vibration grave qui me fit presque sursauter. Je portai mes regards anxieux à travers la plaine : personne, nul témoin. Je refermai la grille derrière moi, par crainte qu'un improbable passant ne découvrit l'anomalie.

J'avançai à pas vifs vers la porte de la crypte, et je n'escomptais point qu'elle serait ouverte elle aussi. Le battant semblait massif sous la muraille, comme une grosse poterne de fer. Une large serrure supposait un verrou fort et inviolable sous une poignée rustique. Je tirai celle-ci : elle ne vint pas et j'en fus presque soulagé. Je poussai alors vivement, par acquit de conscience : la lourde plaque s'élança en grondant et vint frapper, en pivotant, le mur intérieur gauche.

Bon sang ! cela s'ouvrait ! Cela n'était pas clos !

Devant moi était un puits obscur dont je ne devinais que les premières marches lisses et rendues luisantes par l'humidité.

J'eus peur alors. Car je songeais que c'était une crypte, et que tout était si facile que les morts eux-mêmes paraissaient m'appeler.

J'entrai cependant. Bien que c'eût été naturel et humain, il n'eût pas été raisonnable de rester sur le seuil. Quand on obtient ce qu'on souhaite, il n'est pas logique de s'arrêter en chemin.

Et puis il y avait Lisa, dont l'image innocente m'incitait à poursuivre mon exploration.

Je dévalai les degrés de pierres usées, m'assurant vaguement aux murs froids que je tâtonnai en frissonnant, dans une obscurité grandissante. Il ne m'était, cette fois, pas loisible de refermer la porte derrière moi, ou je n'y verrais rien ; je me contentai seulement d'espérer que personne ne passerait par ici et ne découvrirait l'étrangeté de la crypte ouverte.

Quand j'y pense aujourd'hui, il ne me vient pas un instant à l'esprit que le profanateur qui était passé avant moi pouvait être encore dans la tombe.

Devant moi, mon ombre m'encombrait de noirceurs, et j'aspirais à ce que les marches cessassent bientôt pour pouvoir décaler mon corps en quelque recoin sombre et faire entrer plus amplement les faibles reliquats de la lumière extérieure.

Et les marches cessèrent en effet, et je débouchai dans une pièce obscure où je me frayai une place hors de la morne pâleur que je ne saurai baptiser du nom de clarté. Je laissai dans cette niche mes yeux s'accoutumer à la pénombre. Quelques rais échappés d'interstices du plafond délabré laissaient entrer d'autres parcelles de lumière, de sorte que je finis par percevoir les formes et les contrastes. Et ainsi je découvris les étages muraux recouverts de boîtes en pierre pareilles à des sarcophages. C'était évidemment les tombes immémoriales de la lignée des Gaumont ; n'étais-je pas dans leur crypte ? L'odeur, quand je pris conscience de cela, me parut sensiblement distincte de la pierre séculaire. J'étais parmi les morts.

Une tache noire surprit alors mon regard près d'une paroi. Mu par une sorte d'angoisse indicible – celle de devenir cadavre moi-même à force de ne pas bouger – je m'avançai auprès de l'objet. J'y reconnus bientôt une sorte de grimoire épais et ancien, posé là sur le sol, et avant que je n'interroge la folie d'une telle négligence, j'aperçus au mur une béance inhabituelle, et au pied de ce mur une grosse pierre carrée par laquelle on avait révélé une cachette.

Quelqu'un avait cherché là, à cet endroit précis, dans le mur, et ce quelqu'un en avait délogé le livre.

Il fallait être bien informé sans doute pour deviner que cette cache existait. On ne laisse pas moisir ainsi des manuscrits anciens et d'un prix inestimable dans les cloisons d'une crypte gothique.

Je m'assis sur les pierres glacées, et j'ouvris le livre. La lueur était faible, mais à cet endroit précis – à quelques centimètres à droite de l'ouvrage abandonné – tombait un rayon plus clair qui me permit de l'explorer.

Toutes mes connaissances littéraires, quoique faibles encore en histoire, me permirent de reconnaître aussitôt un manuscrit médiéval : la couverture était en cuir tanné, les pages en parchemin moins rigide. J'y distinguai des mots en ancien français tracés d'une écriture régulière et soignée, mais je fus incapable de les traduire. Plusieurs enluminures, dont les couleurs ne m'apparaissaient pas dans l'obscurité, se détachaient contre les pages plus claires, représentant des arabesques sophistiquées et parfois les silhouettes de chevaliers.

Le coût de l'objet, si rare et encore bien conservé malgré l'humidité ambiante – la lourde pierre derrière laquelle il avait été extrait devait avoir été fort imperméable – m'apparut alors dans un hallucinant vertige, et je refermai ces pages, inquiet, troublé. Je relevai la tête, oppressé par l'ombre écrasante autour de moi, et je distinguai en face l'un de ces sarcophages épais, mais dont la pierre était abîmée, effritée des nombreux coups qu'on lui

avait portés pour tenter de l'ouvrir ; le pic et le maillet dont on s'était servi vainement pour opérer ces déprédations étaient encore par terre, sur le sol gelé du tombeau.

Dieu ! Mais si quelqu'un entrait à cet instant, pensai-je dans une irrépressible bouffée d'affolement ! Me prendrait-on pour un pilleur de tombe ! Quel homme avait donc été assez dément pour tâcher de voir ce qui se trouvait dans un sarcophage vieux de plusieurs siècles ?

Je me relevai aussitôt, et en m'appuyant au sol, ma main fit glisser dans un tintement épouvantable une chose métallique que je jugeai une grosse clé, mais que je ne récupérai pas : c'était sans doute celle par laquelle l'intrus avait ouvert la poterne, dérobée on ne sait où ou bien fabriquée par on ne sait quel moyen.

Et n'oubliant pas, dans un ultime réflexe, de prendre le livre avec moi, je m'enfuis du tombeau, m'accrochant à l'objet sans nulle précaution, me sentant devenir fou d'horreur à la pensée que j'avais été, de si près, en présence d'un monstre sans conscience et qui peut-être m'avait précédé seulement de quelques heures.

C'est un miracle si je ne me rompis pas le cou en remontant les marches vers la surface. C'eût été le cas que d'autres après moi se seraient contentés de dire : voilà ce qu'a mérité ce lamentable pilleur de tombe. C'est bien fait : il est mort avec les morts qu'il a voulu profaner.

Il n'y a plus beaucoup à dire. Le dénouement approche, incompréhensible et louche horriblement.

Pendant des mois, je m'appliquai laborieusement à traduire moi-même le manuscrit, ne pouvant me compromettre en publiant à quiconque la possession d'un tel ouvrage.

Dans le même temps, Alexander Rich fit entendre de ses nouvelles. Nous apprîmes, Lisa et moi, qu'une accusation pour meurtre le tenait détenu en France où son procès attendait d'être instruit.

Un officier d'ambassade, que nous finîmes par joindre par téléphone, nous exposa les circonstances de son interpellation. Elles étaient des plus claires et ne laissaient planer presque aucun doute quant à l'issue du procès. Alexander, dans un bar à proximité de Limoges, avait poignardé à mort, en plein jour, un indigène curieux et plus ou moins soûl qui était venu à sa rencontre et avait paru se moquer d'un propos qu'il lui avait tenu, en réponse à une question qu'il lui avait faite. On ignore au juste de quoi il s'agit, mais une demi-douzaine de témoins avaient nettement vu le coup mortel, porté très brusquement à la gorge, et le propriétaire du commerce avait aussitôt appelé les gendarmes.

Ces derniers étaient arrivés en nombre une dizaine de minutes plus tard. Les témoins tâchaient encore de ranimer le blessé, en vain.

Alexander, indifférent, insensible, était encore froidement assis à sa table, à côté du mort, quand on l'avait arrêté.

Son identité, d'abord, avait été difficile à obtenir. Il s'obstinait à ne pas parler, et le peu qu'il formulait pour expliquer son silence n'était intelligible par personne : il s'exprimait en un langage étrange où l'on distinguait à peine quelques mots français derrière une sorte de patois incompréhensible qu'on ne décodait point.

Heureusement, on procéda à une fouille, et on découvrit ses papiers dans son manteau, ce manteau même qu'il avait emporté à la hâte le matin de sa fuite de Londres. Depuis lors, il se taisait résolument, et les interrogatoires n'apportaient nulle lumière sur le mobile du crime. Il semblait même, à vrai dire, s'en désintéresser totalement. C'était comme si tout souci, toute préoccupation, toute contingence humaine, l'avait quitté. On en était à se demander s'il était fou : une expertise psychologique, d'ailleurs, allait bientôt avoir lieu.

Nous formulâmes, Lisa et moi, maintes demandes de visites à la prison où Alexander était enfermé. L'administration pénitentiaire nous informa qu'elle ne s'y opposait point, et même que la justice française favoriserait toute entreprise individuelle susceptible d'aider à l'expression du prévenu ; mais, comme celui-ci indiquait qu'il ne voulait voir personne, à défaut de son consentement on ne pouvait évidemment rien obtenir.

Tout cependant, je m'efforçai à la traduction du manuscrit. Il me semblait qu'une partie de l'énigme se trouverait levée par l'analyse de ce texte – un homme, et je soupçonnai fort qu'il s'agissait d'Alexander Rich, n'avait-il pas traversé tout un pays pour le retrouver ? – ; et je m'y attelai donc avec une volonté opiniâtre. Mais c'était un travail acharné qui me réclamait un temps considérable, car il s'agissait non seulement de me familiariser avec le français, langue difficile d'accès et dont je ne maîtrisais rien, mais aussi avec l'ancien français qui n'a avec lui que des rapports indistincts, et aussi avec la graphie si particulière des moines copistes dont les fioritures gênent souvent le déchiffrement même des lettres, ainsi qu'avec la métrique compliquée de cette langue, attendu que l'ouvrage était en vers décasyllabiques, comme c'est apparemment de coutume pour les chansons de geste de la même époque.

J'appris ainsi, à force de labeur, quel était le sujet du livre : il s'agissait d'une partie de l'histoire des Gaumont, s'étendant du XI^{ème} siècle à la fin du XV^{ème} siècle. Les dates n'y étaient que rarement exprimées, mais à force de recherches généalogiques et historiques, je reconnus les hommes dont on parlait, et j'appris à distinguer les caractères de cette illustre famille. On s'en doute, je passai rapidement sur les événements relatifs aux périodes plus reculées pour porter une attention toute particulière à la vie de Thierry de Gaumont, aussitôt du moins que je compris en quel endroit il était mentionné.

Pendant tout ce temps, de son côté, Lisa menait une vie de convalescente, comme après un deuil douloureux et long. Elle avait, curieusement, perdu tout espoir de retrouver le Alexander qu'elle avait connu, et je ne mis pas de temps à comprendre qu'elle s'était dé faite de cette idée presque aussitôt qu'il l'avait quittée. Elle éprouvait au fond d'elle un lointain désir de déceler ce qui était arrivé, et cependant une part d'elle refusait de savoir, comme au seuil d'une compréhension affreuse et traumatisante. Elle avait rendu son appartement qu'elle n'avait plus les moyens d'entretenir, faute de l'apport financier de son ancien fiancé. Elle s'informait souvent de ce qu'il devenait, mais en l'absence totale de nouveauté, il n'y avait jamais rien à apprendre, et sa curiosité se changea peu à peu en une morne lassitude.

L'expertise psychologique eut lieu : elle conclut, après expérimentations directes et renseignements obtenus auprès de ses proches, qu'Alexander était sain d'esprit, conscient de la portée de ses actes, et que néanmoins il considérait son crime comme une juste rétribution d'un affront qu'on lui avait fait, à laquelle il avait droit. Comme il parlait très peu, les experts s'en tinrent à des considérations générales ; il fut pourtant admis qu'Alexander entendait bien mieux le français que l'anglais, et que toute allusion au peuple britannique lui communiquait un irrépressible dégoût exprimé plus ou moins en volonté de provocation et de meurtre.

Comme il ne niait pas le crime, il serait jugé conformément aux procédures françaises applicables à un esprit reconnu responsable de ses actes.

La santé d'Alexander était bonne, et il endurait très patiemment la privation de liberté. Le détenu ne se plaignait que d'une inexplicable rougeur au cou, dont l'inflammation progressive lui causait des démangeaisons persistantes et désagréables. C'était peut-être une réaction allergique aux puces qu'on trouve communément dans les matelas de ces prisons françaises qui sont généralement fort insalubres.

Le procès eut lieu alors que je mettais un terme à ma traduction. Lisa fut invitée à témoigner, comme témoin de moralité, et je me rendis en France avec elle pour la soutenir.

La vision d'Alexander dans le box des accusés, après plus d'un an d'absence, nous fit l'effet d'un choc. C'était pourtant le même homme, physiquement semblable quoique sa tenue plus raide le fit paraître plus grand, mais rien dans son attitude, dans ses expressions, dans sa

démarche ou dans sa conduite, ne trahissait celui que ses proches avaient côtoyé naguère. Il promenait partout des airs d'arrogance terrible, et sa bouche, pincée fermement comme pour résolument ne rien dire, n'exprimait que haine et mépris.

Cet homme-là, du reste, ne me reconnut point quand il me vit, c'était évident. Il parut seulement tressaillir à la vue de Lisa, mais pas davantage que quelqu'un qui se souvient d'un visage aperçu une fois et dont l'image ne lui inspire rien de plus qu'un sentiment hautain au souvenir d'une faiblesse étrangère.

Alexander n'était plus qu'un masque de morgue indéchiffrable et incompréhensible. Il paraissait plutôt pressé d'en finir que de se défendre de quoi que ce fût.

Par ailleurs, je découvris, en le regardant attentivement, qu'il était devenu droitier. Il dissimulait sous un mauvais foulard une blessure au cou dont, orgueilleusement, il préférerait cacher la gêne manifeste en public.

Lisa apporta son témoignage, puis nous partîmes. Tout était si décevant que nous ne voulûmes pas rester jusqu'à la fin du procès. À peine dix jours plus tard, Alexander fut jugé coupable d'homicide volontaire et condamné à la prison pour vingt-deux années de plus, peine non-aménageable tant son absence de coopération et de regret incitait à l'intransigeance.

Or, il mourut quelques jours plus tard, en détention. Un médecin appelé d'urgence distingua autour de son cou une lacération profonde, et il estima que le décès était dû à une suffocation, bien que le cadavre gisait à même son lit et qu'on ne retrouvât nulle trace de la corde qui l'avait étouffé.

Le corps fut enterré en Angleterre, conformément aux désirs de sa famille. Il repose encore au cimetière de B***, où sa visite me cause chaque fois d'insupportables inquiétudes, renouvelant en moi des visions indicibles, affreuses et cauchemardesques.

Quelque chose d'immonde et de métaphysique continue de me travailler l'âme.

Voici enfin ce que mes traductions ont révélé. Je m'en tiendrai strictement aux faits les plus impartiaux, de façon que le lecteur vérifie par lui-même s'il ne doit pas se sentir troublé et angoissé comme je le suis.

Le jour de la bataille de Patay, Thierry de Gaumont se comporta, rapporte-t-on, d'une très étrange manière. Sur un ton inhabituel, le manuscrit raconte qu'il s'en fallut de peu que le « sire hardi », comme on l'appelait alors, ne tombât de cheval, ne s'élançât dans n'importe quelle direction au gré de sa monture, et ne fût publiquement conspué par ses compagnons pour l'incompréhensible tournure de sa parole et de son esprit. Apparemment, on ne comprenait plus ce qu'il disait, comme s'il était fou ou possédé, et il parut même qu'il s'exprimait à peu près dans la langue anglaise, ce qui ne manqua pas d'effrayer ses gens qui, à l'abord d'une bataille contre les britanniques, jugèrent le fait d'un mauvais augure et parlèrent même de sorcellerie.

Ce Thierry-là, dès la première escarmouche, tomba évanoui avant même d'avoir porté la première charge aux rangs ennemis. Si le combat fut gagné par les français, ce fut tout à fait sans son soutien, et ses hommes se débrouillèrent comme ils purent sous la direction d'un autre seigneur dont le nom assez glorieux n'a pas d'intérêt à être exposé ici.

Sa femme, dit le texte, Dame de Gaumont, déjà enceinte, ne reconnut point son époux lorsqu'il sortit de sa syncope. Elle le jugea mièvre, douceâtre, d'une nonchalance impossible et molle, et elle s'étonna – s'indigna presque – que son mari et maître ne l'insultât ni ne la malmenât à sa manière coutumière. Après quelques vérifications sommaires qui confirmèrent les singularités du seigneur, on l'emprisonna. Puis on fit venir des prêtres et on consulta des médecins. Les conclusions de ces hommes, selon le livre, seraient consignées dans un autre ouvrage surprenant et au titre mystique ; mais, ou que cette affirmation ne servît qu'à créer un

effet de vérité au lecteur, ou que le livre se fût perdu, je n'ai pu retrouver nulle part la trace d'un tel rapport.

Enfin, le seigneur de Gaumont, après deux jours passés dans une effroyable cellule, se suicida, par pendaison, au moyen d'une corde qu'on y avait négligemment laissée.

On l'inhuma au tombeau ancestral, dans la crypte du château : c'est, à ce que j'ai cru reconnaître, la place qu'occupe aujourd'hui le sarcophage de pierre qui, dans le souterrain noir, avait subi les coups sacrilèges du mystérieux visiteur qui m'avait précédé.

Le récit de ce Gaumont s'arrête là. Il se poursuit à la naissance du suivant, qui vint au monde avec une marque de naissance curieuse au pied droit, en forme de flèche.

J'ai, depuis, renvoyé par la poste le manuscrit à un musée de France. Ils ont été bien étonnés, là-bas, de tomber si inopinément sur un tel trésor.

Je ne comprends rien de tout cela, mais je tremble. Je n'ose croire ce que me disent mes sens, mon intuition, ma raison ; rien de tout cela n'est sensé. Et cependant, quelquefois, je songe à ce que j'aurais pu faire moi-même si, un matin, je m'étais réveillé en juin 1429, à l'aube d'une bataille médiévale, parmi un peuple inconnu et frustré, au lieu du lit douillet et garni d'une adorable promise. Je ne sais pas si, comme Alexander, j'aurais eu seulement la force de revêtir des armes et d'enfourcher un cheval de guerre. Peut-être après tout que, initié par les songes qu'il avait déjà faits tant de fois, il se sentait encore tout imprégné de rêve, et peut-être que mû par une sorte d'habitude, il n'est véritablement sorti de ce délire étrange qu'à la vue des nouveautés de son univers, en quittant notamment la salle d'armes du château.

Ou bien peut-être qu'il fût forcé de se préparer au combat. Les livres, après tout, ne racontent pas toujours tout.

Je n'ai pas de mal à croire, en tous cas, qu'après pareille mésaventure et suivant la certitude que rien ne reviendrait jamais comme avant, il ait tâché de mettre fin à ses jours. Pensait-il que le songe s'arrêterait ainsi, comme il arrive parfois quand on veut mettre un terme aux cauchemars les plus fous ? Mourir alors, c'est recouvrer la réalité. L'horreur de ses pertes nombreuses, de toute façon, ne pouvait l'amener à regretter beaucoup l'univers qu'il quittait.

Je n'ose rien croire de cela. C'est à peine si je veux l'entendre, si je peux l'écrire.

Et pourtant, au fond de moi, j'y crois. C'est, à présent, comme un immense fardeau d'effroi que je porte en pleine âme.

Alexander, mon ami d'enfance, a toujours porté une marque au pied droit, en forme de flèche. Y comprenez-vous quelque chose ?

Je ne dors plus sans une angoisse sourde, et je ne me réveille plus sans la crainte du lieu où je me trouve. Dans l'obscurité, mon cœur palpitant et mon front fiévreux cherchent alors un secours qu'ils ne trouvent que dans la familiarité de la chambre où je suis et que je reconnais bientôt.

Mais qui sait si un autre jour... D'avoir découvert cela m'expose-t-il, en particulier, au sort ténébreux qu'a vécu mon ami ?

Je ne sais pas. Je ne sais rien. Personne ne sait rien.

Mais sous la tombe qui est ici, à B***, j'ignore qui repose : est-ce Alexander ou bien Thierry qu'il faut l'appeler ? Il m'est insupportable, en tout cas, que l'homme qui gît ici fût enseveli à la fois sous le nom d'Alexander et sous le statut de meurtrier.

C'est pourquoi j'y ai porté une plaque, hier, pour corriger l'erreur. Sur le marbre gris j'y ai seulement fait graver ces mots en lettres d'or – le graveur m'a prié de confirmer l'inscription :

Alexander Rich

1987-1429

Sa famille – ou le gardien du cimetière – la retireront s'ils le veulent.

Ted E. War

P.-S. : Depuis que j'ai écrit cela, une femme allemande, dont tout le monde parle, s'est réveillée dans son lit, méconnaissable. Elle ne s'exprime dans aucune langue connue, et tous les médecins s'accordent à dire que ni son cœur, ni son système hormonal, ni sa respiration, ni aucune des fonctions organiques humaines, ne fonctionne chez elle bien naturellement. C'est, de l'avis de l'un d'entre eux, comme si cette femme « n'avait jamais eu l'habitude d'exister ». Son état psychologique est si singulier qu'on craint qu'elle meure de démence à tout instant.

Mais quelle est donc, cette fois-ci, la chose qui a pris sa place, et où donc se situe cette pauvre femme à présent ?

Ç'a été son tour. J'en frémis monstrueusement d'épouvante, chaque fois que j'y pense.